

D^r J. JACOT GUILLARMOD

AU KANGCHINJUNGA

8585 m.

*Voyage et explorations
dans l'Himalaya du Sikkim
et du Népal.*



Echp des Alpes, Nos 8 et 9, 1914.

Du 4. XII. 1923

Souvenir affectueux & cordial hommage

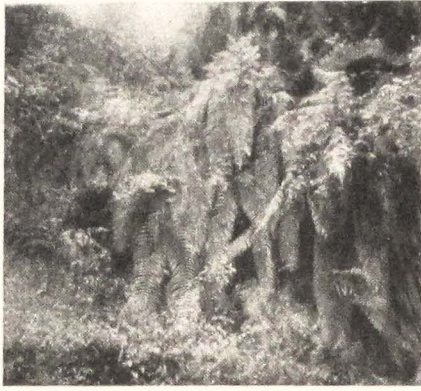
de

l'auteur



J. J. Jaco & Guillaumef

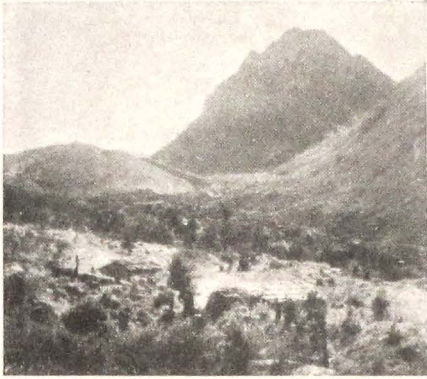
« ÉCHO DES ALPES »



Fougères arborescentes du Sikkim



Distribution des cigarettes



Tseram et moraine frontale
Glacier de Yalung



1er Camp du Glacier



2me Camp du Glacier



La „Tête de Singe“ a u-dessus
du Camp II

AU KANGCHINJUNGA

Au Kangchinjunga (8585 m.)

*Voyage et explorations dans l'Himalaya
du Sikkim et du Népal.*



ORSQU'EN 1902, après avoir tenté l'ascension du Chogori — ou K² — (8611^m), dans le Karakorum, j'eus acquis la certitude que le maximum d'efforts en vue de parvenir une fois au sommet du monde

n'avait pas encore été donné, je n'eus trêve ni repos avant d'avoir organisé, à mon tour, un nouvel assaut à l'un des géants de cet Himalaya encore si mystérieux.

Le pays que nous allions parcourir est encore très peu connu. A part les missions exécutées très sommairement par le bureau topographique hindou, c'est à peine si deux ou trois expéditions avaient permis de soulever le voile qui plane encore sur ces régions.

Et cependant — contraste curieux — l'Himalaya népalais est un des pays de montagnes les plus rapprochés de la mer : vingt heures de chemin de fer séparent Darjeeling de Calcutta, et une semaine de marche permet de pénétrer au milieu d'un monde glaciaire plus inconnu que les pôles.

Des raisons politiques, jointes aux frais considérables qu'entraînent des expéditions au Népal, avaient, jusqu'à maintenant, empêché les Européens de franchir la frontière du Sikhim ; seuls, Freshfield et ses compagnons Garwood et les frères Sella avaient réussi, en 1899, à faire le tour du massif du Kangchinjunga. Pour mener à bien ce projet audacieux et pénétrer, sans autorisation, dans le pays interdit, ils avaient dû user d'un subterfuge : ils avaient franchi un col de 6400 mètres d'altitude — le Johnsong La — et étaient descendus dans la vallée quasi déserte de Kangbachen ; ils n'y avaient rencontré que quelques familles de bergers, incapables de les arrêter, et avaient pu, par le Kang La, regagner le Sikhim et Darjeeling.

En tenant compte de leurs expériences, nous avions d'emblée décidé de pénétrer dans le Népal par le plus court chemin, quitte, auparavant, à faire les démarches nécessaires en vue d'obtenir, par voie diplomatique, la permission de franchir la frontière par le Kang La ou l'un des cols avoisinants.

Les pourparlers durèrent plusieurs mois et n'aboutirent que grâce à une autorisation antérieure que le Rahja du Népal m'avait accordée, en vue de visiter Katmandu, la capitale de ses Etats, et grâce aussi à une lettre autographe de Lord Lansdowne que notre ministre suisse à Londres m'avait procurée. Encore la permission définitive ne nous parvint-elle qu'en

cours de route et précisément le jour où, las d'attendre, nous nous apprêtions à passer outre et à franchir la frontière.

En plus de son attrait sportif, notre entreprise présentait un intérêt scientifique que j'avais été quelque peu forcé de négliger, lors de mon premier voyage aux Indes. Plusieurs professeurs de Suisse nous avaient chargés de recherches physiques, géologiques et entomologiques; le directeur du Jardin botanique à Calcutta, qui s'était particulièrement intéressé à nos projets, avait envoyé à Darjeeling et mis à notre disposition tout le matériel nécessaire à une sérieuse exploration botanique du versant népalais du massif du Kangchinjunga. Il avait même délégué un des botanistes attachés à l'établissement; mais au moment de partir, ce dernier tomba malade, de sorte que je fus chargé de cette besogne supplémentaire.

Je ne puis entrer dans les détails des résultats scientifiques de l'expédition, qui ont fait le sujet d'une conférence à la Société des Sciences naturelles de Neuchâtel. Qu'il suffise de savoir que si le but sportif n'a pas été complètement atteint, nous avons rapporté une abondante moisson d'observations physiologiques, une grande quantité de coléoptères, les éléments d'une carte nouvelle de la vallée du Yalung, une collection complète, en plusieurs doubles, de la flore estivale du Népal; j'eus l'occasion notamment de cueillir à 6200 mètres (1400 mètres plus haut que le M^t-Blanc) une renonculacée qui est, sans contredit, la plante phanérogame la plus élevée qu'on ait jamais trouvée.

Quant aux photographies, l'humidité excessive ne m'a pas permis de les rapporter toutes intactes; elles ont été prises avec le vérascope de Richard.

* * *

La partie européenne de l'expédition était composée de trois Suisses, MM. Alexis Pache, C. A. Reymond et votre serviteur, auxquels s'étaient joints M. Rigo de Righi, un Italien habitant Darjeeling, et l'Irlandais Crowley qui faisait partie de notre expédition, en 1902, au Chogori.

Nous avons fait venir du Cachemire trois de nos anciens domestiques, avec l'espoir qu'ils nous rendraient les mêmes services que dans le Karakorum. Nous ne renouvellerons jamais une pareille expérience, car ces braves serviteurs se trouvèrent si dépaysés en compagnie d'individus d'une autre race, d'une autre langue et surtout d'une autre religion, qu'ils nous procurèrent plus d'ennuis que d'agréments.

Nous avons environ sept tonnes de nourriture, bagages, etc. à faire transporter à travers un pays inconnu et désert, sans aucun moyen de ravitaillement, par-dessus des cols, tous d'une hauteur supérieure au Mont-Blanc. Le gouvernement nous avait offert, puis s'était engagé à nous procurer 130 coolies qui partiraient en avant et iraient déposer à Jongri, à cinq jours de marche de Darjeeling, quatre tonnes de nourriture destinée aux indigènes. Nous-mêmes emmenions une centaine de porteurs, pour notre matériel de campement, d'ascension et surtout notre ravitaillement personnel, si bien que le 8 août 1905, au matin, nous nous trouvions à la tête de 230 indigènes, dont la moitié nous précédait et que nous n'étions censés rattraper qu'à Jongri, tandis que le reste nous accompagnait, ou nous suivait, de façon

à arriver chaque soir, en même temps que nous, à l'étape.

Bien différents des Cachemiriens ou des Baltis qui ethnologiquement sont des Aryens, ou Indo-Européens, les indigènes du Sikhim sont des Lepchas, d'origine mongole. Au premier abord, on a de la peine à distinguer les sexes; hommes et femmes portent une longue chemise ou un jupon rayé et de longs cheveux qu'ils réunissent en une ou deux tresses. Les hommes, pour la plupart, n'ont ni barbe ni moustache et ont, de ce fait, une apparence efféminée à laquelle il faut un certain temps pour s'habituer.

Pendant les neuf jours que nous séjournâmes à Darjeeling, nous pûmes entrevoir à peine pendant cinq minutes le Kangchinjunga, le but de notre expédition; tout le reste du temps il ne fit que pleuvoir jour et nuit, aussi la perspective de commencer le voyage sous des déluges répétés ne nous souriait pas extraordinairement.

Nos préparatifs terminés, nous fixons au 8 août la date de notre départ, et ce jour-là, à 10¹/₂ h. nous quittons Darjeeling que d'aucuns considèrent comme un sanatorium, mais qui me fait bien plus l'effet d'une vaste exploitation intensive de la bêtise humaine: tout ce que l'on doit s'y procurer y est horriblement cher et de mauvaise qualité, et le moindre travail, pour être mal exécuté, se paye encore à un plus haut prix qu'en Europe.

Pour fêter notre départ, la pluie fait trêve quelques minutes; mais nous ne sommes pas engagés dans la forêt qu'elle recommence de plus belle.

Nous faisons halte sous un rocher surplombant et instantanément nous nous voyons couverts de sang-

sues. Au bout d'une minute, leur morsure, insensible d'abord, se révèle par un filet de sang qu'aucun moyen styptique ordinaire ne peut arrêter. Les indigènes se gardent bien d'enlever une sangsue fixée, et prétendent, grâce à ces saignées gratuites, se passer des conseils et des soins de leurs esculapes. Mais au bout de peu de temps, ces morsures produisent des démangeaisons qui vont rapidement en augmentant; le grattage, qui soulage momentanément, a tôt fait d'envenimer ces plaies et, chaque jour, j'aurai bon nombre de malades à soulager et à désinfecter.

La route s'engage maintenant dans la vraie forêt du Sikhim. Et par forêt, ne cherchez pas à vous représenter nos forêts suisses, amoureusement pomponnées par des centaines de forestiers. Il n'est ici pas un tronc d'arbre qui ne soit difforme, contourné, tordu souvent plusieurs fois sur lui-même. Et chacun disparaît sous une exubérante végétation parasitaire de fougères ou d'orchidées. Des lianes grimpent aux arbres, suivent les branches et retombent en pendentifs à faire rêver les architectes de cathédrales. Tous ces arbres se touchent, entre-croisent leurs rameaux; leurs parasites se mélangent à leur tour en formant un réseau inextricable, où seuls les insectes, les oiseaux et les fauves peuvent se frayer un chemin. L'homme n'y pénètre jamais et le titre de *forêt vierge* est plus juste ici que partout ailleurs. L'indigène lui-même n'a jamais cherché à la traverser autrement qu'en suivant les crêtes des montagnes, où le gouvernement a fait percer quelques trouées et établir des routes stratégiques.

A mesure que nous avançons les proportions gigantesques de la forêt augmentent encore et notre en-

thousiasme va en grandissant jusqu'au moment où, débouchant dans une clairière, nous arrivons au premier des *Dak-Bungalow* que nous allons successivement habiter pendant une nuit ou deux.

Ce premier Bungalow de JORPOKRI n'est qu'à 8 milles de Ghum ; aussi fut-il rapidement atteint ; quelques coolies, cependant, trouvèrent moyen de s'enivrer en route et arrivèrent avec un retard assez considérable.

La seconde étape qui nous mène à TONGLU n'est guère plus longue, une douzaine de milles au plus ; mais les faire sous une pluie battante manque non seulement de charme, mais vous rend l'humeur quelque peu acariâtre. Les coolies s'échelonnent de plus en plus le long de la route, mais, quoique assez tard, finissent encore par arriver.

A la troisième étape commencent les épreuves sérieuses. De Tonglu à SANDUKPHU, la route est très pénible, monte et descend constamment, avec des différences d'altitude de plus de 600 mètres. Quatre de nos porteurs abandonnent leurs charges au bord de la route, après les avoir dévalisées et fait main basse sur notre sucre et sur la nourriture destinée à leurs camarades.

Nous les attendons en vain toute la nuit. Le lendemain matin on va à leur recherche et on trouve les charges éventrées, mais les hommes ont disparu.

La quatrième étape est faite au pas de course par l'avant-garde qui a hâte de se mettre à l'abri dans le meilleur des *Dak-Bungalow* de la chaîne. Ce zèle inaccoutumé provient en outre du fait que nous avons promis un paquet de cigarettes aux dix premiers arrivants, et la lutte est chaude. Une compagnie américaine nous avait fait cadeau, à titre de réclame,

de 10,000 cigarettes. Dans le but de faire un triage de nos meilleurs porteurs, nous avons imaginé de récompenser tour à tour ceux qui arriveraient les premiers à l'étape et nous n'eûmes qu'à nous louer de ce petit stratagème. Malheureusement, toute une catégorie de coolies avaient renoncé d'emblée à concourir : si, à midi, une vingtaine de charges étaient déposées à PHALUT, à six heures du soir les dernières n'arrivaient qu'à peine, au moment où, depuis le commencement du voyage, nous avions enfin une petite éclaircie sur les montagnes vers lesquelles nous nous dirigeons.

De Righi, qui est resté en arrière, à la recherche des fuyards d'hier, nous rejoint, mais nous apporte la mauvaise nouvelle qu'il a de nouveau trouvé plusieurs charges abandonnées le long de la route. C'est la répétition des jours précédents, mais aggravée du fait que nous pénétrons dans un pays désert, où les porteurs ne peuvent plus se remplacer.

Nous apprenons en même temps que les 130 coolies du Gouvernement envoyés d'avance à Jongri avec la nourriture pour les porteurs qui resteront avec nous sur le glacier, n'ont pas atteint cet endroit.

De Righi s'offre de partir en avant, à leur recherche, et leur fera suivre le même chemin que nous, à une journée d'avance. Mais le lendemain déjà, nous rattraperons les trainards qui prétendent n'avoir plus la force d'avancer. Ah ! quelle différence avec nos anciens porteurs du Cachemire ou du Baltistan, si braves et si dévoués !

Et avec tout cela, la permission d'entrer dans le Népal qui ne vient pas ; la pluie, l'humidité dont sont imprégnés tous nos bagages et nos vêtements, l'impossibilité de récolter la moindre plante, qui moisit

entre les feuilles de papier buvard, ou le plus insignifiant des coléoptères, qui se cachent on ne sait où; la mauvaise humeur qui se manifeste sous forme d'un mauvais vouloir général, c'est plus qu'il n'en faut pour abattre les caractères les mieux trempés. — Qu'allons-nous devenir ?

La seule chose à faire est de patienter, et pour cela nous nous offrons le luxe coûteux d'un jour de repos à **NEGO-CAVE**, un endroit qui doit être idyllique par le soleil et d'où nos hommes repartiront avec un nouveau courage.

Au moment de quitter **Nego-Cave**, une rumeur se répand dans le camp, et peu après nous voyons arriver un soldat qui a doublé les étapes pour nous rattraper et qui nous apporte enfin la bienheureuse permission dans le Népal, avec beaucoup de restrictions, sans doute; mais enfin nous l'avons et nous entrevoyons déjà des jours meilleurs.

Et de fait, les matinées qui suivirent nous procurèrent quelques heures de répit qui nous permirent de lever le camp sans les averses inévitables des premiers jours.

Coup sur coup, nous passons l'**OMA LA**, le **CHUMBAB LA** et le **SEMO LA**, et pénétrons définitivement, par ce dernier col, dans le Népal que nous longions depuis notre départ de Darjeeling. Cette entrée se fit sous une formidable averse qui mit encore le courage de nos hommes à une rude épreuve; mais à partir de ce moment-là, les conditions météorologiques s'améliorèrent quelque peu, et nous permirent d'arriver le plus souvent à l'étape avant la traditionnelle et inconfortable douche.

Dix jours après avoir quitté Darjeeling, l'avant-garde arrivait à **TSERAM** (3700 mètres environ), le pre-

mier et le seul village népalais que nous devons rencontrer dans ce pays interdit aux Européens. Et encore faut-il s'entendre sur la définition de village ; dans le cas particulier, Tseram est représenté par deux misérables chalets et toute sa population est composée d'une seule famille, enfants, parents et grands-parents, une douzaine de personnes en tout.

C'est à partir de Tseram que commence l'exploration proprement dite de cette contrée. Seul, Freshfield y avait passé avant nous, en 1899, en faisant son tour du Kangchinjunga ; mais il n'avait pas poussé ses investigations dans le bassin glaciaire du Yalung. Quant à tirer des indigènes des renseignements utiles et précis sur la topographie et sur les possibilités d'ascension du Kangchinjunga, il n'y fallait pas plus songer qu'à trouver, parmi eux, un guide, même rudimentaire. C'est dans ces conditions que nous pénétrons dans cette vallée du YALUNG CHU que des Européens remontent pour la première fois.

Ce n'est pas sans un certain sentiment d'appréhension, tempéré, il est vrai, par le bonheur unique et inconnu aux non initiés d'ouvrir aux connaissances humaines et à la science un nouveau champ à ses investigations, que nous nous dirigeons maintenant vers une moraine frontale encore dépourvue de végétation, et par conséquent de date récente, qui nous fait pressentir le voisinage du glacier. Cette moraine obstrue complètement la vallée transformée, en amont, en un petit lac, façon Merjelen, dont l'exutoire s'est frayé latéralement un orifice qui, miné chaque jour, fait varier constamment le niveau du dit lac dans lequel plongent les parois à pic du glacier.

Le 21 août, vers 1 h. nous posons le camp à proximité du petit chalet qui marque, pour les bergers,

l'avant-dernière étape de leurs pérégrinations ascendantes et, pour nous, notre **PREMIER CAMP** du glacier.

Le lendemain nous passons aux dernières habitations qui, une heure plus haut, au milieu d'un large cône d'alluvions recouvert d'un plantureux tapis de gazon, nous font songer à Salanfe ; et au delà, c'est l'inconnu, pour les indigènes comme pour nous, ceux-là, pas plus que nos montagnards, au siècle passé, ne s'aventurant au delà des pâturages que peuvent atteindre leurs troupeaux.

Nous longeons, pendant une heure encore, le sillon marginal¹ que forme le revers extérieur de la moraine latérale et le flanc de la montagne, après quoi nous escaladons le dos de la moraine, pour nous engager, tôt après, sur la glace avec laquelle nos coolies font connaissance, en ébauchant un sourire qui ressemble davantage à une grimace et qu'on peut interpréter de bien des façons. Le résultat le plus immédiat est de ralentir singulièrement la marche en multipliant les haltes, souvent sans raison ; nous nous butons bientôt à un dédale de crevasses qui nous obligent à des détours considérables.

Nous finissons cependant par en sortir et établissons notre **SECOND CAMP** du glacier dans le lit d'un ancien lac, dont la partie la plus déclive subsiste encore, sous forme d'une petite mare, entre deux moraines. L'endroit est idéal pour un campement ; il est abrité de tous côtés des vents et des bourrasques.

¹ Il n'existe pas, à ma connaissance, de mot propre, un substantif tout court, pour désigner ce *sillon marginal*, souvent très peu marqué dans les Alpes, mais qui dans l'Himalaya peut atteindre une profondeur considérable, 50 mètres et même davantage. Nous utilisions, en gens habitués aux abréviations, le vocable allemand de *Mulde* qui, dévié de son sens original, suffisait à notre compréhension et à notre bonheur.

à supposer qu'il en existe dans cette région de l'Himalaya ; en effet, depuis que nous sommes dans le Sikhim, nous n'avons pas encore observé le moindre vent. La pluie et la neige tombent toujours verticalement et ne pénètrent jamais dans les tentes, par des orifices mal bouchés, comme c'était le cas sur le glacier de Baltoro.

Cette absence presque absolue de vent fut souvent pour nous une cause de malaise pénible à endurer. Lorsque, après un effort un peu considérable, une longue montée ou la taille de marches dans la glace, la moindre brise eût été la bienvenue, il fallait rester au maillot dans sa transpiration et ses habits mouillés, sans espoir de les sécher avant l'étape, quand encore la chose était possible.

Heureusement qu'à côté du mal se trouve souvent, si ce n'est le remède, tout au moins un adoucissement ou une compensation. Ici, c'est la flore qui bénéficie largement, avec usure même, de cet excès d'humidité si inconfortable, par ailleurs, et, dans cet endroit restreint, j'eus l'occasion de faire, au retour, la récolte la plus abondante que j'aie jamais faite, dans les Alpes ou dans l'Himalaya, au point de vue botanique.

A quelques minutes au-dessus du camp, perché sur une éminence et visible de loin, se trouve un bloc erratique de dimensions colossales ; caprice de la nature et miracle d'équilibre, il surplombe de tous les côtés et mesure plus de 50 mètres de circonférence ; il peut abriter facilement une centaine de coolies ; au moyen de petits murs, les nôtres le transforment bientôt en caravansérail ; sa forme curieuse et caractéristique nous le firent baptiser incontinent la *Tête de Singe* et sera pour les explorateurs futurs un point de repère facile à retrouver.

Dans la soirée, nous parvint un message envoyé par l'arrière-garde qui nous faisait savoir que les 130 coolies du Gouvernement, que nous avons réussi à amener jusqu'à Tseram au lieu de Jongri, refusent catégoriquement de monter plus haut. Trop heureux de les avoir conservés jusqu'alors, nous ne pouvons les retenir plus longtemps. Leur départ, du reste, nous fera faire une grosse économie de nourriture et nous permettra, éventuellement, de prolonger de quelques semaines notre séjour sur le glacier.

Il nous reste donc 80 porteurs qui suffiront à maintenir les communications entre la base de ravitaillement et les étapes d'avancement. Nous en avons, Crowley et moi, une trentaine à l'avant-garde ; mais à mesure que nous progresserons, leur nombre variera journellement et un va-et-vient continuels animera, pendant quelques semaines, ces solitudes jusqu'alors inviolées.

Du second au troisième camp, la distance n'est pas très considérable et peut s'effectuer, une fois la route reconnue, en trois ou quatre heures ; mais on en perd vite le double à la recherche du passage le moins exténuant, au milieu des moraines croulantes, des crevasses et des torrents parfois infranchissables qu'il faut remonter très haut avant de trouver un gué.

Bien que nous ayons dépassé la hauteur du Mont-Blanc, nos porteurs se comportent encore relativement bien et paraissent à peine affectés par la diminution de la pression atmosphérique. S'ils multiplient les haltes, c'est bien plutôt pour attendre qu'on leur ait découvert le meilleur et le plus court chemin et pour éviter des contremarches inutiles, que par fatigue ou épuisement prématuré.

Ce jour-là, ennuyé des lenteurs de la marche, et ayant laissé à l'arrière-garde un des Cachemiriens sur lequel on pourrait compter, j'eus tôt fait de rattraper Crowley qui marchait en tête et qui me demanda alors de le remplacer.

Je pris les devants et, comme la journée était assez avancée, je cherchai, dans les environs, un endroit propice à l'établissement d'un TROISIÈME CAMP. Je le trouvai bientôt sous une paroi surplombante où tous nos hommes purent s'abriter.

Le brouillard nous empêcha, pendant toute la journée, d'apercevoir le Kangchinjunga et cependant, d'après l'orientation des sommets qui nous entouraient, nous ne devons plus être bien éloignés de sa base. Cette agréable surprise nous était réservée pour le lendemain matin. En herborisant autour du camp, j'aperçus tout à coup, dans une déchirure des brouillards, d'abord une arête, puis bientôt toute la face sud-ouest du massif; seul, le sommet s'obstina, tout le jour, à ne pas se montrer; mais ce que nous vîmes, nous décida à lever le camp et à partir immédiatement en reconnaissance.

Reymond qui commençait à craindre qu'on atteignît le sommet avant lui, avait laissé de Righi et Pache à l'arrière-garde et, en doublant la dernière étape, nous avait rattrapés le soir précédent.

Nous attendons que les derniers porteurs aient quitté le camp, pour l'abandonner à notre tour; mais nous n'avons pas fait un demi-kilomètre que nos hommes, qui jusqu'alors retrouvaient les marques du passage de Crowley avec une infallible sûreté, feignirent d'avoir perdu sa trace et commencèrent à murmurer sur la difficulté de la marche. Il est vrai que jamais encore nous n'avions trouvé un glacier si

tourmenté ; les moraines s'enchevêtrent avec les crevasses dans un dédale diabolique, et l'on n'en est plus à compter les haltes et les contremarches souvent inutiles. Crowley, qui était censé jalonner son passage de petits « Steinmann », n'en avait rien fait, de sorte que je dus reprendre à mon tour l'avant-garde.

Devant nous se dressait, au milieu du glacier, un éperon rocheux, en partie couvert de verdure et parsemé de gros blocs erratiques qui promettaient de bons abris pour les coolies, tandis que de petits tertres herbeux, très commodes pour les tentes, formaient un emplacement de camp parfait. Je pris sur moi de poser le CAMP ^{VI} en cet endroit. Nous venions de dresser la dernière tente lorsque tout à coup Crowley débouche on ne sait d'où. Bien que la nuit approche, il veut à toute force faire lever les hommes et poursuivre la marche ; je m'y oppose formellement, eu égard à l'état des porteurs fatigués et à bout de souffle.

Le lendemain nous eûmes une matinée délicieuse ; pour la première fois, nous pûmes jouir complètement du spectacle grandiose qui nous entourait. L'arête occidentale du Kangchinjunga se détache sur un ciel sans nuage, d'un bleu intense. Des précipices, balayés incessamment par les avalanches, ne nous laissent aucun espoir sur la possibilité d'accès direct de cette arête qui elle-même ne paraît pas aussi rébarbative que ses approches. Pas le moindre champ de neige quelque peu horizontal, aucun emplacement, ne fût-ce qu'un mètre carré, pour élever la plus petite de nos tentes ; les rochers eux-mêmes, à supposer que les forces humaines permissent encore de faire de la varappe à pareille hauteur, n'offrent nulle part un point d'attaque quelque peu engageant.

A l'extrémité occidentale de l'arête s'élève le *Jannu* à près de 8000 mètres d'altitude. Ce sommet domine un massif dont les abords ont, pour le moins, l'air aussi rébarbatif que le reste de la chaîne. De quelque côté qu'on le regarde, il n'offre que des parois abruptes, coupées de couloirs verticaux ou si inclinés que les glaciers ne peuvent même pas s'y suspendre.

Nous gagnons, pendant la journée, le sommet de notre éperon rocheux et établissons le CAMP V au milieu d'un fouillis de blocs où les coolies s'aménagèrent rapidement une série de petits abris en pierres sèches qui les protégèrent tant bien que mal d'une nouvelle tombée de neige qui dura toute la soirée et une bonne partie de la nuit.

Le lendemain, Reymond qui était allé à la recherche d'une route praticable pour les coolies, en évitant si possible la glace qui nous entoure maintenant de toute part, revient bientôt, en disant que le glacier est notre seul chemin, et nous voilà taillant d'énormes marches pour les porteurs.

A ce moment seulement, je constatai, avec stupéfaction, que ces hommes n'avaient qu'en très petit nombre des souliers à peine convenables. Jusque là, ils avaient marché pieds nus, et Crowley m'affirmait toujours que tous devaient être munis de chaussures en parfait état et dissimulées dans leurs effets. Quelle déception ! J'entrevois déjà maintenant l'inutilité de tant d'efforts et de dépenses, l'insuccès de toute l'expédition, pour m'être fié aveuglement à un individu négligent et sans conscience.

Reymond, cependant, attaque courageusement le bord du glacier à peu près à pic et taille à tour de bras. A mesure que nous montons, la neige augmente

« ECHO DES ALPES »



3me Camp du Glacier



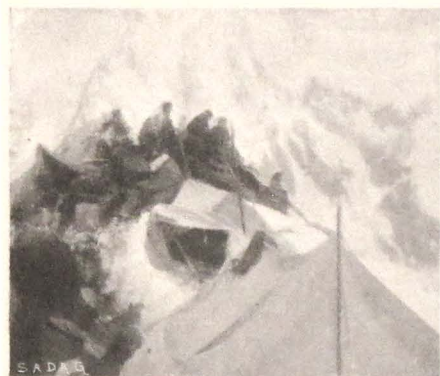
4me Camp du Glacier



5me Camp du Glacier



5me Camp; tentes des indigènes



6me Camp du Glacier



Camp VI et Talung Peak

AU KANGCHINJUNGA

rapidement en quantité et en mauvaise qualité. Nous avançons très lentement et très péniblement. Nous sommes étonnés cependant que les coolies, malgré leurs grosses charges, se tiennent si bien dans les marches, taillées largement, il est vrai, mais qui se remplissent de neige à mesure qu'un homme a passé, et qu'il faut déblayer toujours à nouveau.

Partis à 8 heures du matin, nous n'avions pas fait 500 mètres à 4 heures de l'après-midi !

A un moment donné, nous eûmes une discussion assez vive au sujet du chemin à suivre, si bien que je refusai catégoriquement de poursuivre dans la direction indiquée par Crowley. Reymond également ne voulait pas exposer la troupe à de nouveaux dangers. Crowley alors prit, pendant quelques instants, la direction de la colonne, tailla une demi-douzaine de marches, puis bientôt fatigué, redemanda à Reymond de le remplacer ; les quelques marches qui venaient d'être taillées étaient si mal faites que je crus, à plusieurs reprises, que des coolies allaient perdre pied, et ce fut un gros soulagement quand je passai à mon tour, le dernier.

Nous atteignîmes, après bien des efforts encore, et avec la menace perpétuelle d'une glissade mortelle ou d'une avalanche, une petite arête rocheuse, très inclinée. Nous respirons maintenant, mais nous ne sommes guère plus avancés et la nuit approche. Nous décidons de rester où nous sommes et d'établir notre VI^e CAMP.

Dans le site le plus inconfortable, mais aussi le plus grandiose qu'il soit possible de contempler, à cheval sur une mince arête de neige qu'il faut écrêter pour poser les tentes qui peuvent glisser des deux côtés avec une égale et terrible facilité, nous restons

là deux jours, tant pour nous reposer que pour attendre un convoi de vivres.

Je ne sortis pas de ma tente de ces deux jours, sauf au moment où Pache arriva un peu inopinément, précédant les coolies. Plusieurs de ces derniers s'étaient arrêtés en route et notamment celui qui portait la couchette de Pache ; il l'attendit en vain, pendant trois jours, et passa de ce fait des nuits assez désagréables.

Le second jour, plusieurs porteurs s'enfuirent encore, et l'un d'eux trouva moyen de perdre pied précisément à l'endroit où Crowley avait taillé les seules marches de toute l'ascension. Il fut précipité dans le vide et vint s'abattre, une cinquantaine de mètres plus bas, sur un éperon rocheux où on retrouva son corps mutilé.

Je descendis, le troisième jour, pour faire la constatation de décès, et ses camarades l'ensevelirent sur place, séance tenante, en faisant les oraisons et les cérémonies habituelles de leur culte. — La mort de ce porteur ne parut pas affecter outre mesure le reste de nos hommes.

Je continuai à descendre et arrivai au camp V vers deux heures ; j'y trouvai plusieurs des coolies qui s'étaient enfuis et souffraient de légères ophtalmies ou du mal de montagne ; ils exagéraient du reste leur mal, afin de ne plus remonter aux camps supérieurs : c'étaient des hommes sur lesquels il ne fallait plus compter.

En redescendant, j'avais passé auprès de la couchette de Pache ; comme il avait été entendu qu'il s'occuperait lui-même de faire descendre un porteur à sa recherche, je ne m'en inquiétai pas momenta-

nément ; le lendemain, de bonne heure, en regardant à la jumelle la place où j'avais vu ce lit, je ne le retrouvai plus et en conclus qu'il avait été transporté au camp VI, et que Pache pouvait désormais passer des nuits meilleures.

Le même soir, plusieurs porteurs étaient redescendus vers moi, se plaignant d'avoir été malmenés et battus. Ils prétendaient en outre que la route choisie était trop dangereuse, en quoi ils avaient parfaitement raison.

De Righi avait atteint le camp V avec toute l'arrière-garde, et amené avec lui, sans encombre, plus de 50 coolies et non des meilleurs.

Nous remontons ensemble, vers 10 heures, le 1^{er} septembre. Les coolies manifestent une grande répugnance à nous suivre, mais la plupart d'entre eux finissent par emboîter le pas dans les marches que nous retailons soigneusement à leur intention.

Nous avançons rapidement jusqu'à la première grande pente où la route des jours précédents a été balayée par une avalanche. Il faut refaire toutes les marches, ce qui nous prend beaucoup de temps. Plus haut, d'autres tronçons de chemin ont également été emportés et notamment à l'endroit où la couchette de Pache était restée. En trois heures, nous atteignons le camp VI qui a été abandonné, et une heure après nous arrivons au VII^e, désert en ce moment.

La première chose que je constate est que Pache n'a pas fait prendre sa couchette et qu'elle a dû être emportée par une avalanche ; cette supposition nous fut tôt après confirmée.

A travers les trouées du brouillard, nous apercevons, à une centaine de mètres au-dessus de nous,

quelques coolies en compagnie de Crowley arrêté, faute de corde. Je le rejoins bientôt en lui en apportant une, restée au camp. Comme la soirée est assez avancée et qu'aucun endroit propice à l'établissement d'un camp n'a pu être découvert, on se décide à revenir au CAMP VII, sommairement aménagé pour deux personnes. Les porteurs redescendent à leur tour, avec précaution et sans accroc, malgré leurs énormes charges ; avec Pache et Reymond, qui s'étaient élevés deux à trois cents mètres plus haut sans rien trouver de convenable en fait de camp, nous leur aidons à franchir les pas croustilleux et, à quatre heures et demie, tout le monde est rentré à bon port.

Pache, qui a couché trois nuits sur le fond de la tente, préfère redescendre au camp V que de dormir encore à 6,200 mètres ; il est d'ailleurs tout heureux de s'être élevé à 6,500 mètres, — 1,700 de plus que le Mont-Blanc, disait-il, non sans fierté — et manifeste l'intention de se borner à cet exploit.

Nous le prenons donc à notre cordée, ainsi que son domestique, laissant Crowley au camp VII avec Reymond.

Nous formons une cordée de six, trois Européens aux souliers munis de crampons et trois indigènes dont deux mal chaussés et que par pitié nous prenons à la corde. Par mesure de précaution, deux de ces derniers ont été placés au milieu. Je marche devant, pour refaire les marches abîmées par les coolies qui sont redescendus avant nous ; de Righi vient ensuite ; il est suivi de deux indigènes ; Pache est le cinquième et mon domestique, auquel j'ai donné une paire de souliers et des crampons, ferme la marche.



Trajet entre les Camps V et VII



Tombeau de Pache au Camp V



Flanc ouest du Kangchinjunga
Trajet entre les Camps III et VII



Toute la population de Tseram



Envoyés du Maharajah du Népal



Rhubarbe en fleurs à 4000 m.

AU KANGCHINJUNGA

Les premiers pas vont assez bien ; les coolies du milieu glissent quelquefois, mais la corde étant toujours bien tendue, on les retient facilement.

Un peu plus bas, la piste qui descendait verticalement tourne à angle droit et devient horizontale ; de Righi et moi passons facilement ; mais le coolie qui suit glisse et entraîne le quatrième. Pache n'a pas la force de retenir ces deux hommes sur une pente aussi inclinée et perd pied à son tour ainsi que le sixième. De Righi et moi, solidement fixés, croyons pouvoir retenir ces quatre hommes, dont la vitesse de chute s'accroît rapidement. Au moment où la corde se tend, la neige se détache brusquement sous nos pieds en déterminant une avalanche qui prend rapidement des proportions énormes.

Toute la pente de la montagne est bientôt balayée sur plus de cinquante mètres de largeur. Sans appui pour mes pieds, malgré mes crampons, et suspendu par les mains à mon piolet bien fixé, j'ai juste la force de retenir de Righi emporté dans l'avalanche ; mais quand passe le tourbillon de nos camarades roulant les uns sur les autres, il n'y a pas de force humaine capable de résister à une pareille secousse ; violemment séparé de mon piolet, me voilà entraîné à mon tour.

Toute cette scène n'a pas duré cinq secondes.

Je ne perds cependant pas la tête ; j'essaye en vain d'attraper au passage un autre piolet ; je le manque ; il ne me reste qu'à chercher à me maintenir au-dessus de la neige, en nageant de toutes mes forces. Mes camarades disparaissent les uns après les autres dans les remous de l'avalanche. — Tout à coup je me

sens précipité dans le vide ; je tombe sur les reins, à moitié suffoqué ; j'ai l'impression de remonter légèrement, puis de reprendre ma chute, lorsque subitement je m'arrête.

Pendant quelques secondes, je reste étendu sur le dos, anéanti, ne pouvant retrouver ma respiration. Haletant, je réussis cependant à me relever et, grâce à la corde, à me hisser jusqu'à la lèvre inférieure de la crevasse où j'aperçois de Righi gisant sur le dos, incapable de tout mouvement et à moitié enfoui dans la neige. Je m'approche de lui et, après bien des efforts, je réussis à le dégager ; il est tellement anéanti qu'il a à peine la force de se tenir debout.

Sans aide efficace, je cherche en vain à tirer sur la corde qui nous relie encore à nos camarades enfouis sous la neige. De nos mains nues, nous essayons de suivre cette corde ; elle descend verticalement dans la crevasse, à une profondeur que nous ignorons. Nous ne réussissons qu'à creuser un entonnoir sans rencontrer autre chose que de la neige.

J'appelle au secours et bientôt Reymond apparaît au haut de la pente ; l'air est très calme, de sorte que malgré la distance — plus d'un demi-kilomètre — nous réussissons à nous faire comprendre. Je lui crie l'accident. Sans en entendre davantage, il s'équipe sommairement et se met à descendre aussi rapidement que le permet l'inclinaison de la pente. Il est bientôt vers nous et avec les piolets qu'il a recueillis en route, nous recommençons à creuser la neige avec acharnement.

Pendant près d'une heure, nous nous épuisons en efforts inutiles ; la corde descend toujours verticalement sans qu'apparaisse la moindre trace de nos

compagnons. La nuit est venue; une nuit étoilée comme nous n'en avons pas encore eu jusqu'à présent et qui avait été précédée d'un coucher de soleil aux teintes infiniment douces, vertes, rouges, bleues et jaunes, fondues harmonieusement, comme Pache les aimait et les admirait tant.

Mais nous n'avions entrevu cette splendeur que confusément. Tour à tour, nous nous relayons pour descendre au fond de l'entonnoir que nous essayons de creuser un peu plus profondément : nous nous épuisons en vain. Nos habits sont remplis de neige qui fond en travaillant et gèle dès que nous nous arrêtons.

J'ai deux doigts de pied gelés et mes mains sont insensibles. Nos camarades sont morts depuis longtemps ; tous nos efforts sont désormais inutiles ; il ne nous reste plus que le triste devoir de revenir chercher leurs cadavres avec d'autres outils que nos piolets.

Nous avons passé près de deux heures sur le lieu de l'accident ; il en reste autant pour regagner le camp V et nous sommes épuisés. La température baisse de plus en plus ; une nuit, sans abri sur le glacier pouvait être encore fatale à l'un de nous trois. Redescendons.

Dès les premiers pas, de Righi, anéanti, trébuche à chaque instant, malgré ses crampons ; Reymond a fort à faire pour le retenir sur des pentes de 45° et 50° où la neige n'a aucune résistance et se dérobe à tout bout de champ sous les pieds.

Au bout d'une demi-heure, nous arrivons à la grande pente qui nous a donné tant de mal ce matin. et là encore de Righi fait bien des faux pas auxquels Reymond remédie de son mieux. Une demi-heure

encore et nos cris finissent par être entendus du camp. Une lumière s'agite et bientôt nous voyons qu'on vient enfin à notre rencontre. Cruelle ironie ! c'est le fils d'un des coolies restés dans l'avalanche qui vient nous apporter la vie !

Après bien des peines et du temps, le camp est enfin atteint ; nous nous couchons sans manger, mais personne ne ferma l'œil de la nuit.

Le lendemain on vit Crowley se dévaler du camp supérieur ; sans même savoir si on retrouvera nos camarades, il déserte lâchement l'expédition et nous n'aurons plus de ses nouvelles qu'à Darjeeling.

Nous dûmes attendre trois jours avant de découvrir les restes de nos compagnons enfouis sous plusieurs mètres d'une neige très pénible à fouiller. — Les coolies laissèrent dans la crevasse les cadavres de leurs camarades ; ils les placèrent debout, côte à côte, les bras croisés et recouverts d'un peu de neige :

— Le Dieu du Kangchinjunga les a pris, ils seront plus près de lui pour l'éternité, disaient-ils, dans leur fatalisme de bouddhistes.

Un lama qu'ils avaient avec eux fit les prières que commande leur religion, puis ils redescendirent Pache au camp V où nous lui fîmes les funérailles les plus émues que nous ayons jamais faites. Sur sa tombe, avec nos cinquante coolies, nous lui élevâmes un mausolée de pierres, et sur une plaque de granit, Reymond s'occupa pendant deux jours à graver le nom de notre ami et la date de l'accident.

Et maintenant il repose en paix, au sein de cet Himalaya qu'il avait tant désiré voir, qu'il avait contemplé avec tant d'enthousiasme et où il s'était élevé à près de 6,500 mètres.

La fatalité a voulu que la première tentative d'as-

cension de cette haute montagne fût brusquement interrompue. Les habitants du Sikhim et du Népal répéteront, pendant bien des années encore, que le Dieu du Kangchinjunga n'a pas permis d'approcher de plus près son trône sacré.

A vrai dire nous aurions pu monter encore plus haut. Reymond et Pache étaient précisément arrivés, sans s'en douter, dans le voisinage d'un replat qui eût permis d'établir un VIII^e camp facile à aménager en base de ravitaillement. Nos porteurs, une fois délivrés de Crowley, s'offraient spontanément à continuer la marche en avant.

Mais à supposer que les circonstances et les conditions locales eussent été favorables, notre enthousiasme n'était plus le même. L'ascension victorieuse de cette montagne nous paraissait une profanation du souvenir de celui qui aurait eu les mêmes droits que nous à cette conquête.

D'un commun accord nous décidons de nous borner à cette tentative et de rentrer à Darjeeling, en suivant toutefois une route différente de celle de l'aller.

Le 6 septembre, nous quittons le camp V, désormais entré dans le domaine de l'histoire de l'alpinisme et tristement célèbre. Le cœur ému et essuyant une larme, nous disons un dernier adieu à notre cher ami, en prenant une photographie de sa tombe qu'éclaire glorieusement le soleil du matin.

Décidés à retirer quelques fruits d'une expédition aussi lointaine et aussi coûteuse, et, à défaut de satisfactions personnelles et égoïstes, à soulever un coin du voile jeté sur l'inconnu de cette partie orientale de l'Himalaya népalais, nous reléguons au second plan le côté sportif de notre entreprise, pour mettre

en avant l'étude scientifique des ressources de la contrée.

Reymond s'adjuge les coléoptères et, chemin faisant, recueillera aussi quelques plantes que, de mon côté, j'étudierai plus spécialement. De Righi, à qui sa connaissance approfondie de l'hindoustani permet de converser plus facilement que nous avec les indigènes, se perfectionnera encore dans cette langue et dans l'étude du thibétain ; il arrivera à pénétrer plus avant dans l'intimité des populations et augmentera d'autant notre bagage ethnologique.

Nous redescendons maintenant le chemin parcouru si allègrement deux semaines auparavant. Nous retrouvons bientôt les affreuses moraines et le réseau compliqué des crevasses, au milieu desquelles nos porteurs retrouvent maintenant facilement leur chemin.

Nous triplons les étapes et arrivons au camp II, où nous restons deux jours, tant pour herboriser que pour permettre aux coolies de descendre à Tseram un certain nombre de charges supplémentaires de nourriture, du riz et de la farine, que nous reviendrons aux personnages officiels envoyés par le Maharajah du Népal.

Nous retrouvons à Tseram ces personnages chargés de nous escorter dans leur pays, mais qui n'avaient pas voulu monter jusqu'aux camps supérieurs, par crainte des privations et du manque de confort.

Reymond se donne pour tâche de dépouiller, moyennant finance, tous les habitants du village des bijoux et ornements de toilette qu'ils possèdent ; il met la main notamment sur une ceinture que portent les jeunes filles et qu'on nous affirme être un signe de chasteté.

De Righi, de son côté, marchande des objets de culte et achète entr'autres un moulin à prières, qu'à un examen superficiel il prend pour du plus pur thibétain. Une fois rentré dans sa tente, il s'aperçoit qu'il a été refait : la poignée du dit moulin est formée d'un tronçon de manche de parapluie, tout ce qu'il y a de moins thibétain et pas même anglais, *made in Germany*. Il se console de sa mésaventure en en faisant cadeau à Reymond, mais sa mystification fera souvent l'objet de notre compassion bienveillante quoique sarcastique.

Nous nous serions volontiers attardés dans cet endroit délicieux qu'est Tseram ; mais chaque jour nous coûte près de 200 francs et nous ne savons pas ce qui nous attend au delà de Kang La. On parle vaguement de sentiers interrompus par des glissements de terrain, de ponts emportés et de détours considérables, au cas où ces bruits se confirmeraient.

En temps ordinaire et dans des conditions normales, les indigènes comptent 11 à 12 jours de marche de Tseram à Darjeeling par le Kang La et Jongri et, de ce fait, nous n'avons gardé que pour 12 jours de nourriture pour les coolies.

Nous quittons donc Tseram et ses « officiels » enrichis de nos présents, ses bergers dépouillés de leurs bijoux et ses bergères de leurs ceintures et nous nous dirigeons du côté du KANG LA, un col de la hauteur du Mont-Blanc, assez fréquenté, entre le Népal et le Sikhim, mais où les Européens ne s'aventurent pas, faute d'autorisations.

Nous arrivons dans la soirée au pied du col et le lendemain, nous le traversons sous une violente tempête de neige. Nous herborisons quand même et avons le plaisir de mettre la main sur plusieurs

espèces nouvelles de primevères violettes et farineuses, de gentianes bleues et blanches et d'edelweiss noirâtres.

L'étape est longue, mais les porteurs ne s'attardent plus en route et à quatre heures nous dressons les tentes dans le lit d'un ancien lac qui nous fait songer à Salanfe.

Nous retrouvons là, à côté d'une riche florule estivale de haute montagne, les grandes rhubarbes en fleurs que je m'empresse de photographier, faute de pouvoir les sécher, vu leurs dimensions.

Après le passage du Lang La, la partie la plus intéressante de la route est sans contredit la descente au fond de la vallée qu'arrose la rivière qui vient du KABRU (7324^m) et de ses glaciers. C'est sur ce sommet que Graham, en 1883, aurait conquis le *record* de l'altitude qu'il détint pendant de nombreuses années. Nous avons un instant songé à suivre ses traces et à contrôler le récit quelque peu diffus et succinct de son ascension ; mais la neige fraîche et le temps toujours indécis nous détournèrent de ce projet et bien nous en prit, car les jours qui suivirent ne furent pas plus beaux que les précédents et nos efforts eussent été inutiles.

Nous laissons donc à gauche la vallée du Kabru et remontons à JONGRI (4007^m) par un délicieux sentier, sous les rhododendrons arborescents, où nous arrivons vers 2 heures.

Nous sommes au pied même du versant sud du Kangchinjunga, dans un pâturage comme on en rencontre des centaines dans nos Alpes, avec cette différence toutefois, que les croix valaisannes y sont remplacées par les drapeaux à prière des Thibétains, les vaches par des yaks et les hôtels par rien du tout.

« ÉCHO DES ALPES »



Les yaks de Jongri



Le Camp de Yoksun



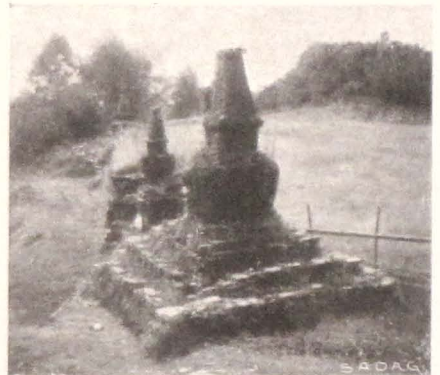
Danses de lamas au temple
de Pemionchi



Pont de bambous sur le Rattu



Vallée du Ranjit entre Chakong
et Singla Bazar



„Choten“ ou tombeaux de lamas
à Chakong

AU KANGCHINJUNGA

Par contre, ce que Jongri possède en propre et qu'on chercherait en vain dans les Alpes, c'est un cirque de sommets qui le dominant de plus de 5000^m. Cet hémicycle a comme centre le Kangchinjunga, tandis qu'à gauche le JANNU (7716^m) s'élève comme une pyramide à côté de laquelle le Cervin aurait l'air d'une petite Dent de Jaman. Mais si Kangchinjunga reste, par son altitude, le souverain incontesté du massif, à sa droite, c'est-à-dire à l'est, s'élève une autre pyramide, digne pendant du Jannu et que les indigènes appellent SINIOLCHUM (6884^m). Tout ce que l'imagination peut rêver de fantastique n'approchera jamais de la sublime beauté de ce sommet. Quelques bons grimpeurs, jugeant un sommet d'après une photographie, ont estimé son ascension possible ; soit ! mais je ne serai pas celui qui tentera l'aventure.

A égalité de dépense d'énergie et de roupies, j'estime que celui qui réussira à faire, à défaut de son ascension, le tour du massif du Chomokankar aura plus fait, pour la belle cause de la géographie et de l'alpinisme que l'acrobate qui atteindrait le sommet du Siniolchum. Maintenant que le chemin est ouvert et que nous croyons fermement que le Chomokankar aura tôt ou tard la visite d'Européens que l'épouvantail du pays interdit n'effrayera plus dorénavant, cherchons à imiter Freshfield et marchons sur ses traces.

Ce dernier dit, en parlant de Jongri, que ce pâturage est destiné à devenir une fois ou l'autre, le Zermatt ou le Chamonix de l'Himalaya. A mon avis, étant donnée la mentalité des Anglo-Hindous, je crains bien que les enfants de leurs enfants qui s'aventureront à Jongri, à la fin de ce siècle, n'y trouveront que les deux chalets actuels, un peu plus

délabrés, un peu plus *embrahminés*, comme disait Töpffer, et en fait d'hôtels munis de tout le confort moderne, les tentes qu'ils auront amenées avec eux de Darjeeling ou d'ailleurs. C'est la réflexion que nous faisons, Reymond et moi, en arrivant à Jongri par une après-midi maussade qui ne tenait pas les promesses d'un matin ensoleillé.

Nous nous apprêtions à finir la journée, comme la plupart des précédentes par quelques parties d'échecs, bercés par la mélodie monotone et agaçante de la pluie sur les tentes, lorsque tout à coup des grognements insolites viennent nous tirer d'une torpeur envahissante : le pâturage vient d'être envahi par une horde de yaks dont nous n'avions pas soupçonné l'existence en arrivant. Aussitôt nous reviennent en mémoire les tribulations du D^r Bœck qui, quelques années auparavant, dans ce même pâturage, avait eu à endurer l'intimité et la curiosité de ces ruminants.

Nous sortons précipitamment de la tente et armés de tous les projectiles qui nous tombent sous la main, nous mettons à la poursuite de ces voisins encombrants. Peine inutile ! cinq minutes après, ils sont plus nombreux que jamais. Heureusement que les bergers, aidés des coolies, se mettent rapidement à les traire et renvoient tout le troupeau dans un pâturage supérieur.

Cependant deux ou trois yaks, plus familiers que les autres, s'étaient obstinés à rester dans le voisinage des chalets et, de temps à autre, un grognement significatif nous prévenait que l'ennemi n'avait pas encore abdiqué. Nos domestiques s'ingéniaient de leur mieux à rendre leur présence supportable et jusqu'au milieu de la nuit, leur concert peu varié,

quoique toujours menaçant, avait fini par ne plus nous incommoder.

Nous commençons à jouir d'un repos bien mérité, lorsqu'un ronflement, suivi presque immédiatement d'une formidable ruade dans la tente, nous réveilla en sursaut. Une fois encore nous nous précipitons au dehors. Mais le yak malicieux, en prévision de ce qui l'attendait, avait déjà gagné le large. Décidés à en finir une fois pour toutes, nous réveillons le camp et exigeons un branle-bas général. Les coolies, de crainte d'être réveillés une seconde fois, se mettent sérieusement à purger le pâturage et, de fait, les retours offensifs cessèrent jusqu'au matin.

Vers quatre heures, cependant, un nouveau ronflement, discret d'abord, puis de plus en plus accentué, nous fait de nouveau dresser l'oreille et sauter hors du lit ; mais j'ai beau inspecter les environs, les yaks ont bien disparu. Je m'approche de la tente de De Righi et je m'aperçois que c'est lui, maintenant, qui fait.... le yak.

C'en est décidément trop : à mon tour je donne une ruade à l'un des piquets de sa tente. De Righi ne bronche pas. Exaspéré, je fais irruption à l'intérieur et secouant le ronfleur, je lui fais part des émotions qu'il nous procure.

Ma démarche intempestive a pour résultat de lui faire admirer le superbe panorama que les nuages laissent entrevoir dans leurs déchirures. Nous sommes, depuis trop longtemps, sevrés d'une vue quelque peu claire, pour ne pas profiter des rares occasions qui se présentent. De Righi, sans attendre le déjeuner, gagne, avec son vérascope, une éminence voisine, et réussit à obtenir une photographie du Kangchinjunga et de ses puissants satellites, tandis

que Reymond et moi, trop confiants dans la pureté du ciel, préférons attendre que le soleil soit un peu plus haut sur l'horizon. Mal nous en prit ; arrivés à notre tour sur la colline, les brouillards se sont refermés, si bien que nous n'obtenons plus que des tronçons de panorama. Pendant plus de deux heures, nous nous obstinons cependant à espérer une nouvelle déchirure dans les nuages. Peine et temps perdus. Au contraire, quelques gouttes de pluie nous avisent qu'il est préférable de rejoindre la caravane qui, depuis une heure, a quitté Jongri.

Nous dévalons maintenant rapidement les 3000 mètres de dénivellation qui, à travers les rhododendrons arborescents, les conifères, puis les bambous, nous amènent, en moins de deux heures, dans la région des bananiers et des palmiers. Passer ainsi, en si peu de temps, des glaciers à la végétation des tropiques, est un spectacle peu banal, même pour celui qui est habitué, en Suisse, à ces rapides changements de décors. Ici, la différence est encore plus considérable et les splendeurs de la forêt vierge, que nous retrouvons maintenant dans toute sa vigueur, nous consolent un peu des déboires des jours précédents.

Mais si un bonheur ne peut jamais être parfait et si les jouissances sont souvent frelatées par un ver rongeur, dans le Sikhim, le ver en question est l'immonde sangsue qui s'accroche de nouveau obstinément aux pieds des coolies, dont le sang ruisselle bientôt de toutes parts. Ces maudites bêtes ne nous épargnent pas davantage et passent à travers les mailles de nos bas ou les boucles des lacets de nos souliers et ne nous laissent aucun répit. Sans cette plaie, inconnue des Egyptiens, c'eût été une jouissance de

tous les instants que de suivre le joli sentier coupé de torrents sur lesquels sont jetés de légers ponts de bambous.

De Jongri à Yoksun, ce joli sentier court sous bois, pendant deux jours, montant et descendant sans cesse et nous arrachant, à chaque détour, des cris d'admiration.

Le lendemain, vers midi, nous atteignons Yoksun, et attablés devant un pot de *marwa*, sorte de bière indigène faite de millet, de riz et de maïs fermentés, nous oublions la pluie et les sangsues.

Nos coolies, privés depuis un mois du contact de la civilisation, fêtent leur rentrée dans le monde par une orgie de *marwa* et mettent le village en liesse par des farces d'un goût douteux, à la grande joie de ses habitants.

Dans la soirée, de Righi et Reymond vont visiter un temple thibétain perché sur une éminence voisine, pendant que je vais tirer des tourterelles et des ramiers dans les bambous du voisinage, histoire de varier un peu notre menu de conserves.

Nous mettons encore deux jours à atteindre PEMIONCHI, village formé entièrement de temples et de presbytères couronnant une montagne d'où la vue s'étend, au delà de Darjeeling, sur les plaines qu'arrose le Gange.

De Righi tenait particulièrement à passer à Pemionchi et à s'y arrêter au moins un jour, dans le secret espoir de marchander aux lamas quelques objets précieux de leur culte, notamment des étendards thibétains. Ces drapeaux, assez semblables de forme aux oriflammes catholiques, sont des œuvres d'art et de patience que les Américains de passage à Darjeeling payent sans marchander des prix exorbitants.

Un de ceux qu'on nous fit voir représentait les cinq cents incarnations de Bouddha, sous forme de cinq cents petits bonshommes, assis sur leurs talons et encadrés de sphasticas et de signes cabalistiques.

En arrivant au premier temple, de Righi, superstitieux comme un bon Italien, se met à faire tourner tous les moulins à prières qui entourent le principal sanctuaire, afin, dit-il, de se rendre favorable Bouddha et ses lamas ; mais il eut beau refaire plusieurs fois le tour de tous les moulins ; il eut beau distribuer force tasses de rhum et de whisky et enivrer consciencieusement la sainte confrérie, les lamas conservèrent encore un reste de sang-froid suffisant pour résister aux offres alléchantes du tentateur. Ils furent inébranlables et de Righi, après avoir fait briller à leurs yeux une montre en or, puis un cristal de roche trouvé dans les moraines du Yalung où les lamas croyaient découvrir toutes espèces d'horoscopes, dut abandonner la partie et quitter Pemionchi sans ses bannières. En guise de consolation, ils revêtirent, en notre honneur, leurs costumes de grande cérémonie et, affublés de masques horribles et grotesques, exécutèrent quelques-unes de leurs danses sacrées, au rythme lent et imprécis, rendu plus imprécis encore par les fumées de l'alcool.

Pendant ce temps, je prenais, au magnésium, des photographies du grand Bouddha en bronze doré qui trône au fond du temple et des fresques qui décorent son sanctuaire.

Entre Pemionchi et Chakong, nous eûmes un jour de retard du fait qu'un pont sur le Kulhait avait été emporté et aurait nécessité un détour de deux jours et des fatigues supplémentaires et inutiles. Nous préférâmes attendre que la communication fût rétablie.

Avec la promesse de quelque bakschisch, les indigènes, animés d'un beau zèle, s'employèrent si bien qu'un pont de bambous, très artistique et suffisamment solide était jeté sur la rivière. Coût : 5 roupies ! C'est la seule chose que nous avons payée bon marché dans ce pays !

L'étape ayant été dédoublée, nous arrivons de bonne heure à CHAKONG, le dernier des dak-bungalows où nous allons passer encore une nuit de cabanes, avant de retrouver les bons lits de Darjeeling. Des amis ont envoyé à notre rencontre un courrier spécial chargé d'une quantité de lettres et messages d'Europe, affectueux ou flatteurs ; personne ne doute que nous n'ayons atteint le sommet du Kangchinjunga ; c'est un concert de louanges qui retourne le couteau dans la plaie, d'autant plus cruellement qu'au souvenir des jours d'angoisse passés vient s'ajouter encore une dernière vilénie de Crowley. Il a profité de l'avance qu'il a prise sur nous, en désertant l'expédition, pour publier dans les journaux de Darjeeling un récit plein de sous-entendus malveillants et de calomnies auxquelles il s'agit de couper rapidement les ailes.

De Righi ne peut sentir l'injure et voudrait brûler cette dernière étape, en voyageant toute la nuit, pour aller châtier le misérable. Reymond et moi avons beaucoup de peine à le retenir, mais finissons par lui faire comprendre que la nuit porte conseil et qu'après tout, des articles de journaux, empreints de partialité et faciles à réfuter, peuvent attendre un jour.

Chakong est célèbre par ses « *Chotens* » ou tombeaux de lamas, analogues aux marabouts arabes. On vient de loin, en pèlerinage, adorer les saints bouddhistes qui reposent sous ces monuments funé-

raires. Nous utilisons nos dernières plaques à les photographier.

Nous eûmes encore une fois à endurer les morsures des sangsues puis, par monts et par vaux, après être descendus notamment à 300^m au-dessus du niveau de la mer, au passage du *Ranjit*, à SINGLA BAZAR, nous remontons maintenant, à cheval, la dernière côte, au haut de laquelle nous attendent les hôtels somptueux de Darjeeling.

Des jeunes filles viennent apporter à boire à nos coolies, ce qui ne contribue pas à leur donner des jambes, car plusieurs d'entre eux seront forcés de s'arrêter en route et n'arriveront que le lendemain au terme de leur voyage.

Le 20 septembre au soir, nous retrouvions à l'Hôtel Woodland, à Darjeeling, la cuisine et le confort anglais, auquel nous n'étions plus habitués depuis sept semaines.

Si notre expédition n'a pas réalisé les espérances escomptées, si le deuil est venu assombrir nos joies et plonger dans la tristesse une famille aimée et les camarades de notre cher Alexis Pache, si, au point de vue de l'alpinisme proprement dit, nous n'avons pas battu des records sensationnels, des résultats plus positifs et d'un ordre plus scientifique permettent d'attribuer à ce voyage un rang honorable dans les explorations de l'Himalaya oriental.

Souvenons-nous aussi que Whymper s'y est repris à sept fois avant d'arriver au Cervin et que le Mont-Blanc a vu, pendant bien des années, de Saussure à ses pieds, avant de le laisser approcher du sommet. A chacune de leurs tentatives, ces pionniers ont reculé le domaine de l'inconnu, enrichi la Science de quelque fait nouveau et, n'eussent-ils rien recueilli,

le souvenir des efforts, des luttes, des défaites comme des victoires aurait suffi amplement à les dédommager des sacrifices imposés.

La Poésie, qui plane indécise au-dessus de la vie la plus prosaïque en apparence, reprend ses droits et domine, majestueuse et sublime, au-dessus de la Montagne. La foule a beau l'envahir, il y a place encore pour Elle, là-haut. Si un jour, la solitude des hauts alpages, sous l'âpre haleine du glacier ne lui suffit plus, qu'elle prenne son vol vers le Caucase ou vers l'Himalaya.

« Liberté des montagnes, heureuse possession de
« soi-même, bonheur de courir à l'aventure sur les
« sommets inconnus et déserts, de marcher sur des
« neiges pures encore, de monter vers les cieux,
« est-il rien qui réjouisse mieux le cœur de la joie
« religieuse et douce de se sentir vivre dans le
« magnifique monde des Alpes » disait Javelle; et de l'Himalaya, aurait-il pu ajouter, s'il en eût connu les splendeurs.

O mes beaux déserts du Baltoro et du Kangchinjunga, ô mes fiers granits, lançant vos grandes flèches d'or dans le bleu intense du ciel, aux premiers rayons du soleil des tropiques, mes blancs névés, si purs, dormant comme de grands lacs polaires, au milieu des arêtes les plus fantastiques qu'il sera jamais donné à l'homme de contempler! Je ne puis penser à vous sans enthousiasme, mais j'aurais voulu trouver un langage digne de vos splendeurs, pour exprimer les émotions que vous m'avez si souvent données et pouvoir lancer à tous les échos du ciel un hymne de reconnaissance et d'amour.

D^r J. JACOT GUILLARMOD.

Section des Diablerets.
